
R. MARIN
GEMINUS
Le carnet de Chiara
Tome II

R. MARIN

GEMINUS

Tome 2

Le carnet de Chiara

À ceux qui restent, à ceux qui partent.

R. Marin

GEMINUS

LE CARNET DE CHIARA

Chapitre 1

Je ne sais pas pourquoi j'écris dans ce carnet.

Avant, j'y mettais des murs. Des épaisseurs, des numéros de pierres, des mortiers. Des pages entières sur une maison, et quelques lignes sur l'homme qui vivait dedans, en tout petit, pour qu'il ne puisse pas les lire.

Il les lisait quand même. J'en suis presque sûre.

C'est peut-être lui qui m'a donné l'habitude. Il écrit à la table, le matin, avec sa plume. Moi, dans le fauteuil, avec mon crayon. On a l'air de deux employés de bureau qui ne se parlent pas.

* * *

Le matin d'après la mer, j'ai monté la focaccia, il a dit qu'il avait faim, et je ne suis pas repartie. Je n'avais pas fermé l'œil.

J'ai posé mon sac près de la porte. Je ne l'ai pas repris.

* * *

Le sac est resté. Moi, je rentrais chez moi le soir, derrière l'église. Au début.

Puis il y a eu une brosse à dents, dans le verre de la salle de bain, à côté de la sienne. Il n'a rien dit. Il l'a poussée un peu, pour qu'elles ne se touchent pas. Le lendemain, elles se touchaient de nouveau. Je n'y suis pour rien.

Puis un pull, parce que les soirs fraîchissaient. Une robe, puis deux. Mes livres, une pile, puis la

pile d'à côté. Le carnet, lui, ne redescendait plus du tout.

Un matin, en allant chercher la focaccia, je suis passée devant ma porte verte. J'ai compté depuis quand je n'étais pas entrée. Il m'a fallu les deux mains.

Chez moi, il y a une seule tasse sur l'égouttoir. Elle doit commencer à trouver le temps long.

On n'en a jamais parlé, lui et moi. Personne n'a rien décidé. Je crois que c'est pour ça que ça marche.

* * *

Les premiers jours, on n'est presque pas descendus au port. Ma cheville me faisait encore mal. Ce n'est pas la seule raison. Je ne dirai pas laquelle. C'est mon carnet, je fais ce que je veux.

Il m'embrasse dans l'escalier, sur le seuil, au milieu d'une phrase. Une fois, au milieu d'une

mesure : j'avais encore le mètre ruban dans la main. Je ne l'ai jamais finie, cette mesure.

* * *

Le soir, il s'endort dans le fauteuil, le livre sur le ventre, la bouche un peu ouverte. Et il ronfle. Je ne le lui ai pas encore dit. Je garde ça pour notre première dispute.

* * *

Un midi, on a déjeuné au port, en terrasse, sous le store. Il a commandé des trofie au pesto. Puis un dessert. Puis un café. On a parlé, on a traîné.

Le soleil a tourné pendant qu'on parlait. Il a quitté le store et il est venu se poser sur sa chaise. Lui ne s'en est pas aperçu. Moi, j'ai rapproché la mienne du mur. Il faisait trop chaud, c'est tout.

Le soir, il était rouge. Le front, le nez, le dessus des oreilles. Il s'est touché le nez du bout du doigt et il a grimacé.

Je suis descendue à la pharmacie lui acheter une crème. Il a râlé pour la forme, et il s'est laissé faire. Le nez d'abord.

* * *

La fin de septembre est arrivée. Le port est revenu à ceux qui y vivent, et le patron du bar pose deux focaccias sur la table sans qu'on demande rien.

Il prend toujours le dernier morceau. Je le lui laisse.

* * *

Je n'arrive pas à dormir.

Je me couche contre lui. Il dort déjà, la main sur ma hanche, et je reste comme ça, sans bouger, pour qu'il ne la retire pas. J'écoute la maison. Les volets

qui bougent, le vent dans le figuier, une barque en bas, très loin. Rien à faire.

Alors je me relève, je descends, et j'écris près de la cheminée. Comme maintenant.

Au-dessus, il dort.

* * *

J'ai passé le printemps et l'été à numéroter les pierres de cette maison. Toutes. J'ai tapé sur chaque mur, mesuré chaque épaisseur, retourné les archives, volé un acte de cinq cents ans. Je n'ai jamais rien trouvé. Pas une pièce. Pas un clou.

Un jour, il est sorti dans le jardin avec une pelle. Il n'a pas cherché. Il est allé tout droit au pied du muret, du côté du figuier, il a creusé, et il a sorti un pot de terre cuite, fermé avec de la cire.

Dedans, des pièces. Vertes, usées, avec des têtes d'hommes de profil.

« Romaines », j'ai dit.

« Je sais. »

Il les a étalées sur la table de la cuisine, au milieu des miettes, et il les a tournées entre ses doigts, une par une, longtemps.

« On est riches ? » je lui ai demandé.

Moi, j'ai pensé à mes étiquettes. Des centaines. Pas une seule sur ce muret.

* * *

Hier, Geminus m'a dit qu'il avait signé une donation pour moi. Ils sont vraiment bizarres, les vampires.

Il me l'a annoncé comme on annonce qu'il reste du pain. Il était passé chez le notaire, avant la mer. La maison, et tout ce qu'il y a autour. À moi.

J'ai demandé ce que ça voulait dire, tout ce qu'il y a autour. Il a fait un geste vague vers la fenêtre. Les oliviers, les murets. Le figuier, je suppose. Le trou au pied du muret, aussi.

Donc je résume. L'agence me paie pour entretenir une maison qui est à moi. Je fais le ménage chez moi, et on me donne mille euros pour ça.

Je suis même propriétaire.

Et lui, du coup, il habite chez moi. Je le lui ai fait remarquer. Il a promis de ne pas salir. On s'est souri.

* * *

Ce matin, je n'ai pas trouvé mon sac.

Je devais descendre à la bibliothèque. Je l'ai cherché partout. Sur la chaise de la cuisine. Sous le fauteuil. Dans la chambre du haut, sur le lit, sous le lit. Dans la salle de bain, à côté des deux brosses à dents. Geminus écrivait à la table. Il a levé les yeux, il les a baissés.

Je l'ai trouvé près de la porte. Là où je le pose toujours. Depuis le premier matin, au printemps.

J'étais passée devant au moins trois fois.

Bravo, la grande enquêtrice.

GEMINUS

LE CARNET DE CHIARA

Chapitre 2

Aujourd'hui, je suis docteur.

Dottoressa, plutôt. C'est le mot qu'ils ont dit, et je l'ai entendu comme si c'était le nom de quelqu'un d'autre.

Le train, d'abord. Lui côté fenêtre, moi côté couloir, mes fiches sur les genoux. Je les ai relues jusqu'à la ville. Il n'a rien dit. À la cinquième fois, il a mis sa main dessus, et je les ai rangées.

* * *

L'escalier de marbre est creusé au milieu. On ne marche jamais sur les bords. Des générations d'étudiants, et j'y ai mis ma part. Ça sentait le papier et le café froid.

Dans le couloir, devant la salle, il y avait les autres. Les autres candidats, et autour d'eux, leurs familles. Des pères en cravate, des mères qui recoiffaient leurs filles, des grands-mères sur les seules chaises, des bouquets dans du papier, des téléphones levés pour ne rien rater.

Moi, j'avais lui.

Il se tenait contre le mur, les mains dans les poches, et il regardait tout ce monde comme s'il prenait des notes. Une grand-mère lui a demandé s'il était mon frère. Il a dit non. Elle a demandé s'il était mon fiancé. Il a dit : « Pas exactement. » Elle a eu l'air de trouver ça très bien.

Puis les yeux de Geminus sont passés sur les cravates, les bouquets, et se sont arrêtés sur moi.

J'ai dit : « Mes parents sont morts. »

Il n'a pas réagi.

« Mais je crois que tu le sais déjà. »

* * *

Mon tour est venu.

J'ai présenté la maison. Les épaisseurs, les reprises, les murs qui sonnent creux. Une photo par pierre, avec ses étiquettes. Les trois couches : en bas, des pierres petites et irrégulières, peut-être romaines ; au-dessus, du travail médiéval ; et encore au-dessus. L'ouverture murée. J'ai dit « peut-être romaine » trois fois, avec la prudence qu'on attend d'une étudiante.

Lui s'était assis au dernier rang. Il n'a pas bougé.

Un des professeurs a demandé si le propriétaire m'avait laissée travailler librement. J'ai dit qu'il

avait été très coopératif. Derrière, quelqu'un a toussé.

Je n'ai pas précisé que, depuis, la propriétaire, c'est moi. Je n'ai pas parlé de ce qu'il y a sous l'armoire. Mon mémoire parle des murs. Le reste ne regarde pas le jury.

* * *

Après, on nous a fait sortir, puis rentrer tous ensemble, les familles aussi. Le président a lu les noms, un par un. Quand il est arrivé au mien, j'ai cherché quelqu'un dans la salle. Par réflexe.

Il était là. Debout, cette fois.

Dehors, sur les grandes marches de pierre, les autres se faisaient couronner. Les mères posaient le laurier, les pères prenaient la photo, les grands-mères pleuraient. Je pensais qu'on rentrerait comme ça.

Il a sorti une couronne de son sac. Des feuilles de laurier, un ruban rouge. Où il l'avait trouvée, mystère. Il me l'a posée sur la tête, bien droite, comme quelqu'un qui sait faire.

Il a l'habitude, je suppose.

Une fille a bien voulu nous prendre en photo avec mon téléphone. Pour la première fois, Geminus n'a pas bronché. Ça, je l'écris.

* * *

Octobre est là. Le port est presque vide. Les terrasses ont rentré la moitié de leurs tables. Les façades jaunes, ocre et rouges se voient enfin jusqu'en bas. Ça sent le sel, et plus du tout la crème solaire. On y descend souvent, maintenant. On mange sous le store, face à la mer.

Ni lui ni moi, on n'a jamais reparlé de ce soir-là.

* * *

Ce matin, en buvant son café, il m'a dit : « Alors, comme on a dit hier, les volets, on les fait au printemps. »

J'ai dit : « Oui. »

Je n'ai aucun souvenir d'avoir parlé de volets. Hier, on a déjeuné au port, on est remontés, j'ai lu, il a écrit. J'ai repris la journée dans l'ordre, du début à la fin. Pas de volets.

Mais il était si sûr.

Je ne lui ai rien dit. Au printemps, les volets. Il a souri.

Ce n'est rien. Il s'est trompé de jour, ou c'est moi. Je le note quand même.

* * *

Je n'arrive toujours pas à dormir. Étrange. Cette nuit, j'ai repensé à la lampe.

Ça m'était déjà arrivé une fois, chez moi. Un matin, je me suis réveillée dans le noir, tout habillée, le carnet à côté de moi. J'étais sûre d'avoir laissé la lampe allumée. Sûre. Je me souviens de la lampe allumée, et c'est tout.

Je n'y avais plus jamais pensé.

C'est peut-être là que ça a commencé.

* * *

Hier soir, on s'est disputés. La première fois.

Ça a commencé par une question. J'en ai plein, depuis août. Il le sait. Quand je boitais encore, il m'a dit : « Plus tard. On a le temps. » Plus tard, c'est quand ? Ça fait plus d'un mois.

Je lui ai demandé qui avait peint le portrait.

Il a dit : « Je ne sais plus. »

Je lui ai demandé où il l'avait mis.

Il a dit : « Rangé. »

Rangé où ? Je n'ai pas cherché. Enfin si, un peu. Pas dans les placards. Pas sous le lit. Pas derrière les boîtes bleues.

Depuis la trappe, il ne prononce plus son nom. Moi non plus. Mais elle est là, dans la maison, avec nous. J'ai l'impression parfois d'être Clara, alors que je suis Chiara.

Je le lui ai dit. Pas aussi bien que ça. J'ai un peu crié.

Il a dit que ça n'avait rien à voir.

J'ai dit que si. Qu'une femme morte depuis dix-neuf siècles avait mon visage, et qu'il la regardait tous les jours. Ou moi. Ou les deux.

Il n'a pas répondu. Il a dit : « Plus tard. »

Alors j'ai sorti ma réserve.

« Et en plus, tu ronfles. »

Il m'a regardée. « Depuis quand ? »

« Depuis le début. »

J'avais gardé ça des semaines. C'était ma meilleure carte. Il a ri. Et moi aussi, parce que c'était ridicule, et j'étais furieuse de rire.

Il est monté se coucher. Je suis restée en bas avec ma dispute.

Clara, elle, est toujours rangée quelque part.

* * *

J'ai relu ce que j'ai écrit le jour de la laurea.

C'est joli. C'est vrai, aussi. Mais il manque quelque chose.

À la fin de ma présentation, une professeure m'a demandé de montrer l'ouverture murée sur le plan. Ma maison. Le mur que j'ai touché cent fois, la main à plat. J'ai regardé le plan, et je ne savais plus où était le fond.

Ça a duré le temps de respirer deux fois. J'ai retrouvé la photo, la photo m'a rendu le mur, j'ai

montré du doigt, j'ai continué. Personne n'a rien vu. Le jury a hoché la tête.

Au dernier rang, il me regardait. Je ne sais pas s'il a vu.

Je ne l'avais pas écrit.